

ENTRE SENS ET PRÉSENCE, LA RÉPÉTITION

Dominique Scarfone, Montréal

(Version française, revue et corrigée, de la « major lecture » présentée au Congrès
de l'Association psychanalytique internationale, Berlin, Juillet 2007.)

Répétition suppose ordinairement comparaison. Quelque chose est dit se répéter lorsqu'il est possible de l'appréhender à partir d'un point de référence, d'une chose comparable qu'il réitère. Dans le champ psychanalytique, toutefois, il n'en va pas ainsi. L'exploration par Freud du rapport entre remémoration, répétition et perlaboration a mis en relief des aspects importants de la répétition qui passent facilement inaperçus dans la conception commune qu'on se fait d'elle. Considérons la définition opératoire de la remémoration (*Erinnern*) formulée en 1914 : la remémoration, c'est une « reproduction dans le domaine psychique » ; la répétition acquiert par voie de conséquence un sens très particulier. Elle est alors un autre nom de ce que Freud nomme *Agieren* (répétition en acte) et qui contraste avec *Erinnern*. Si de plus nous pensons à l'alternance obligatoire entre pensée et action, il s'ensuit que tout ce qui se situe hors élaboration psychique doit être considéré comme répétition. Ainsi définie, la répétition entraîne une conception très précise de ce qui se répète dans le transfert, ce qui a des effets en retour sur la conduite de la cure.

Sur le plan théorique, on pourrait dire que lorsque Freud s'intéresse à la répétition en 1914, il est déjà en train de s'engager, peut-être à son insu, dans ce qui sera le fameux tournant de 1920. Cette révolution naissante comporte, entre autres caractéristiques, un approfondissement de la métapsychologie, une pensée tournée vers les principes de la vie psychique, les pulsions elles-mêmes se trouvant transmuées en principes (de vie et de mort). Alors même que la rencontre analytique continue d'informer la pensée clinique, la conceptualité ressemble de moins en moins à une réplique de ce qui est observé. Il s'ensuit qu'en 1914, un seul cas d'*Agieren* est toujours déjà pour Freud une répétition, pour la simple raison qu'il se situe en dehors du « domaine psychique », c'est-à-dire de la remémoration. L'attention nouvelle accordée à la répétition ne devrait pas nous surprendre. Après tout, la psychanalyse s'intéresse à des systèmes vivants et ceux-ci sont toujours hautement redondants, ayant tendance à se reproduire indéfiniment. Les idées de Freud sur la répétition ne sont donc pas tant une découverte qu'une conséquence

naturelle de son étude de la vie psychique. Il a d'ailleurs lui-même souligné que « en mettant en relief la contrainte à la répétition, nous n'avons abouti à aucun fait nouveau, mais seulement à une conception plus unitaire. » (Freud, 1914)

Affirmer qu'un acte unique (*Agieren*) est une répétition peut sembler absurde, aussi faut-il expliciter ce propos. Si, par opposition à la remémoration, la répétition est ce qui se tient hors du domaine psychique, il reste que Freud assigne toujours à l'analysant la tâche de se remémorer. Dès l'ouverture de son texte de 1914, Freud stipule que si, au plan descriptif, se remémorer consiste à combler les lacunes du souvenir, il s'agit, au plan dynamique, de surmonter les résistances du refoulement. Or, compte tenu de ce que Freud place sous l'en-tête du refoulement — concept qu'il est en train d'élaborer au cours de cette même période —, se remémorer ne peut en aucun cas supposer l'acte banal de se rappeler ou d'évoquer. Il suppose au contraire une transmutation et un changement de statut économique du matériel concerné. Nous y reviendrons.

Pour le moment, soulignons que si la remémoration est une « reproduction dans le domaine psychique », il s'ensuit, comme Hans Loewald (1965) l'a bien vu, qu'elle est elle-même une forme de répétition. Il y a donc répétition à tous les plans de l'expérience analytique. La question est de savoir *sous quelle forme* nous rencontrons la répétition. Nous l'accueillons volontiers dans sa forme de remémoration, puisque celle-ci peut être *contenue* dans le domaine psychique et donc subir une série de transformations sous l'effet des processus de pensée. Nous disons « contenue » au double sens de « délimitée » et de relativement « maîtrisée » ou « contrôlée », ce qui n'implique aucunement une maîtrise complète des processus psychiques, mais suppose au moins l'introduction d'un retard là où régnait un mécanisme de réaction automatique et immédiate. Autre manière de dire que le langage (la parole) et le temps ont fait leur entrée sur la scène jusque-là occupée par l'agir de répétition. Langage et temps — deux dimensions essentielles de la conscience — dont l'absence marque bien que lorsqu'il y a répétition, il n'y pas de vraie prise de conscience, même s'il peut y avoir un vague sentiment qu'il est en train de se passer quelque chose.

Nous voyons ainsi quelle différence passe entre une conception strictement empirique et une conception métapsychologique de la répétition. Lorsque l'*Agieren* a lieu, il est par définition déjà trop tard pour la conscience. L'acte a déjà été perpétré et le moi conscient ne peut qu'en formuler une justification, une rationalisation après le fait. Il importe peu, par conséquent, que l'acte ressemble ou non à une répétition au sens empirique. C'est néanmoins une répétition au sens métapsychologique, puisque le sujet n'a pas été en mesure de délibérer à propos de cet acte, ni d'en rendre compte (ne fût-ce qu'à lui-même), avec une conscience suffisante de son *sens*. Je dis « conscience suffisante » puisque on n'a jamais une conscience totale du sens de nos actes et de nos paroles et qu'il y a donc toujours un degré de répétition dans tout ce que nous disons ou faisons. Rien de surprenant,

là non plus. Qu'est-ce en effet que le caractère d'un individu, ou plus largement, qu'est une culture donnée sinon un ensemble de traits répétitifs ? Or si la répétition est à ce point omniprésente, il s'ensuit que la remémoration elle-même va prendre un sens encore plus spécifique.

SENS ET REMÉMORATION

Alors que la répétition constitue le socle du fonctionnement mental au sens très général de ce terme, la remémoration se situe, elle, au sommet de l'activité psychique en tant que processus fragile, pulsant, discontinu, presque évanescents. Elle consiste en la reprise de possession momentanée des pensées et des sentiments. Se remémorer, c'est recomposer la totalité de la psyché. Ce n'est pas ajouter un élément à son album mental, puisqu'un tel album n'existe tout simplement pas. La remémoration demande un remaniement complet de la psyché, ce qui implique le mécanisme de l'après-coup. L'étymologie, qui ne prouve rien par elle-même, est ici tout de même intéressante : « se remémorer » se disait en ancien français « remembrer ». Si aujourd'hui « remembrer » est seulement l'opposé de « démembrer » et ne semble avoir aucun rapport avec la mémoire, il est tout de même tentant de le rapprocher à nouveau de la remémoration. Cela marche aussi bien en anglais (*to remember*) qu'en italien (*rimembrare*) et en espagnol (*remembranza*), et cette idée de rassembler se soutient de la notion de constante recomposition de la mémoire, théorisée par Freud en 1896, et reprise par les neurosciences contemporaines (Edelman, 1989). Déjà Augustin dans ses *Confessions* notait que la concupiscence disperse l'âme alors que le travail de mémoire la rassemble.

Penser la remémoration comme une reconstitution de la psyché, cela s'impose pour au moins une autre raison. Nous avons déjà mentionné que, dans l'acception freudienne, la remémoration n'est pas simple évocation. En effet, s'il s'agissait de simplement remplir les « blancs » de la mémoire, nous serions bien en peine d'expliquer l'effet transformateur d'une telle remémoration. Nous nous engagerions en effet dans une remontée à l'infini, puisque les blancs une fois remplis, il faudrait à ce texte désormais « complet », un lecteur de plus, un lecteur extérieur au texte lui-même. De ce lecteur interprétant le nouveau texte, il nous faudrait justifier les choix interprétatifs, ce qu'il retient, les blancs qui persistent entre les significations retenues. Nous introduirions ainsi un nouveau plan psychique, nécessitant un nouveau « remplissage » suivi de nouvelles interprétations, et ainsi de suite jusqu'à l'infini. La remémoration telle que conçue ici implique, au contraire, que *le remémoré, c'est le sujet lui-même*. En se recomposant, la psyché — l'âme (*Seele*) — se transforme elle-même. Se remémorer ne requiert pas un acte supplémentaire d'interprétation — argument de plus, s'il en fallait un, pour ne pas confondre interprétation psychanalytique et interprétation herméneutique,

puisque l'interprétation analytique vient *avant* l'acte de se remémorer ou se confond avec lui. La remémoration proprement dite pourvoit à son propre sens, à sa propre force de conviction transformatrice. Se remémorer, c'est être à nouveau capable de dire « Je ». C'est le « *Wo Es war soll Ich werden* », là où était du Ça doit advenir du Je. « C'est là un travail culturel » ajoute Freud, ce qui n'est pas une simple notation technique, mais implique tout aussi bien, comme nous le verrons, des dimensions éthiques.

RÉPÉTITION ET LIAISON

Nous offrant une vue plus unitaire en psychanalyse, la répétition pourrait être élevée au rang de principe. Principe qui, par contraste avec la remémoration, opère au-delà du principe de plaisir. Il importe de souligner que cet « au-delà » est ce vers quoi nous conduit le travail de l'analyse, que cela nous plaise ou pas. *Cela nous plaît* lorsque les mécanismes compulsifs opérant aux plans fondamentaux de la psyché parviennent, grâce au travail analytique, à acquérir une forme proprement psychique et à nous ramener ainsi vers le domaine du principe de plaisir. Un devenir satisfaisant, puisque par la remémoration nous obtenons un gain de sens, nous insérons, comme nous le disions plus haut, le retard et la parole, et donc la pensée consciente au sein de ce qui avait tendance à se répéter compulsivement. Bien que le sens puisse parfois être douloureux, il est toujours préférable à la répétition insensée, puisqu'il ouvre la voie aux processus de deuil et de symbolisation par lesquels la pensée devient plus libre, plus créatrice. Cela concorde, je crois, avec ce que Freud découvre en 1919, lorsqu'il s'aperçoit que la fonction la plus vitale de la psyché est de lier la quantité d'excitation, à défaut de quoi l'appareil de l'âme (*Seelenapparat*) retombe au niveau de la répétition, de l'*Agieren*, niveau de base mis à nu par l'échec de la symbolisation. Cette abrasion psychique, qui ramène au premier plan la répétition, peut sembler une conséquence indésirable du travail de l'analyse, mais nous savons bien que c'est souvent, sinon toujours, le chemin que *doit* emprunter l'analyse, comme Freud le note déjà en 1914. Ce que Freud ne mentionne pas, c'est que la répétition, ou mieux, la déliaison qui y conduit, est un effet de l'analyse elle-même. En dissolvant les constructions psychiques préexistantes que le patient apporte, l'analyse ouvre la voie à une déliaison ultérieure, bien que contenue par le cadre et la situation analytique. La répétition peut alors faire son apparition en tant que forme primaire — et défaillante — de l'effort de re-lier, de maîtriser le désordre économique entraîné par la déliaison analytique. Vue sous cet angle, la répétition se présente comme l'extrême à laquelle peut parvenir la déliaison dans l'analyse, tout en demeurant « contenue » c'est-à-dire, sans conduire à une désorganisation complète. Laplanche compare ainsi la situation analytique à un accélérateur de particules au sein duquel se développent de très hautes énergies sans entraîner une réaction en chaîne.

Les conséquences théoriques et pratiques de ce qui précède sont importantes et entraînent dans leur sillage des conceptions divergentes sur ce qui constitue un

authentique travail d'analyse. Si, quand la répétition surgit en cours d'analyse, l'analyste manque à la voir comme un trait inhérent à celle-ci, il s'expose ou bien au pessimisme, ou bien à l'activisme. J'irais jusqu'à dire que certaines révisions majeures de l'attitude analytique apparues ces derniers temps représentent une forme d'activisme provoqué par le défi que pose à l'analyste le surgissement de formes répétitives non-psychiques. Et alors même que les analystes semblent chercher à maintenir le travail analytique au plan du sens, on pourrait leur opposer que l'activisme en question traduit, dans le contre-transfert, leur propre sujexion au « principe de répétition ». Par ce mot d'« activisme », je veux dire que dans ces cas la remémoration est contournée en faveur de l'agir, chez l'analyste autant que chez son patient. Cela ne signifie pas que l'analyste ne peut en aucun cas céder à un agir en séance ou que tout agir est malvenu : de toute façon, cela advient à son insu. Je parle ici de l'abandon systématique de la méthode analytique, méthode qui suppose une constante mise en tension entre répéter et se remémorer.

LE MÊME ET L'IDENTIQUE

Il convient de rappeler ici l'importante distinction proposée jadis par Michel de M'Uzan (1970) entre répétition du même et répétition de l'identique. La répétition de l'identique correspondrait à la « vraie » répétition, que nous avons assimilée plus haut à l'*Agieren* freudien ; c'est ce que j'appellerais une « répétition radicale », une répétition ou n'interviendraient ni déplacement ni condensation. Il est douteux qu'un être humain ait jamais fait l'expérience consciente d'une telle répétition à l'identique. Déjà au plan conceptuel, l'identique est une catégorie fondamentale de la pensée et ne saurait être lui-même défini (Lalande, *Vocabulaire de la philosophie*, p. 454). Sur le plan empirique, à considérer la situation dans son ensemble, tout événement répétitif comporte toujours déjà une différence du simple fait de la présence de l'observateur qui percevrait l'identique de la répétition. Et de toute façon, le cadre spatio-temporel de deux observations de l'identique est nécessairement différent. Par conséquent, nous ne conserverons la notion de l'identique qu'au plan conceptuel, comme point de repère métapsychologique, comme une asymptote qui nous aidera à situer les divers degrés de ressemblance ou de changement au sein de la répétition. Au plan de l'expérience subjective, il ne nous reste que la répétition du même, se manifestant à des degrés divers d'élaboration psychique.

En dépit de la redondance suggérée par les termes, *la répétition du même* apporte du nouveau. Un léger déplacement, une nuance subtile fera à terme dévier la trajectoire d'un mouvement en apparence circulaire. C'est cet aspect de la répétition que nous rencontrons dans la pratique. Bien que nous semblions tourner en rond assez longtemps, un léger changement du ton de la voix, un minuscule détail fera son apparition dans le discours et, si nous y sommes suffisamment

sensibles, nous réaliserons que nous venons de changer d'orbite. Travaillant au sein de systèmes hypercomplexes comme le corps-psyché, il n'est pas étonnant que se manifestent ainsi des phénomènes relevant des dynamiques non-linéaires, suivant lesquelles de minimes déviations de la trajectoire de l'analyse pourront, à terme, nous déporter grandement.

La répétition de l'identique, de son côté, me semble assez proche du « Réel » dans la trilogie lacanienne (réel, symbolique, imaginaire), si l'on songe que Lacan définissait le réel comme ce qui, réfractaire à la symbolisation, revient constamment à sa place. On peut dire que le réel est, tout comme la répétition de l'identique, ce qui ne se laisse pas dévier, déplacer, bref, traiter psychiquement. Nous l'avons dit : en dépit de sa position à distance de l'expérience, nous ne pouvons éviter de nous situer par rapport à la répétition de l'identique. Les phénomènes observables qui marquent le plus nettement la répétition sont, dans notre expérience analytique, les *Agieren*, répétitions en acte survenant hors élaboration psychique. Nous avons vu qu'en se situant en dehors du domaine psychique, un acte unique de ce genre suffit, même en l'absence d'un comparable, à signaler la répétition. Avec le concept métapsychologique de répétition de l'identique, nous pouvons faire un pas de plus : nous n'aurons même pas besoin d'un acte repérable dans le comportement physique ou langagier pour poser la répétition. D'autres faits cliniques pointent vers elle, un exemple classique étant la pensée opératoire décrite par Marty et de M'Uzan, état qui expose le sujet à une désorganisation psychosomatique. Comme on sait, dans l'état opératoire le langage est pauvre en métaphores, il n'y a pas de lapsus ; la vie onirique est elle aussi appauvrie, de même que la fantasmatisation. On peut dire que les processus de pensée sont sérieusement perturbés alors même que la concrétude peut donner le change pour un accès normal à la réalité. La répétition de l'identique se laisse ici entrevoir par l'absence de déplacement, le manque d'imagination nécessaire aux transformations créatrices de formes et de sens.

Je voudrais attirer maintenant l'attention sur le fait que l'état opératoire ne concerne pas la seule psychopathologie clinique. Comme c'est toujours le cas en psychanalyse, la psychopathologie est le verre grossissant qui nous permet de détecter des formes semblables dans la vie ordinaire et au sein des phénomènes sociaux. On est ainsi frappés par la ressemblance entre ce que je viens de rappeler de l'état opératoire et la description que fait Hannah Arendt de la personne d'Adolf Eichmann :

« ce n'était pas de la stupidité, mais une curieuse et authentique inaptitude à penser. Il fonctionnait [durant le procès] dans son rôle de grand criminel de guerre aussi bien que sous le régime nazi : il n'avait pas la moindre difficulté à accepter un système de règles absolument différent. Il savait que ce qu'il avait alors considéré comme un devoir était à présent appelé un crime, et il acceptait ce nouveau code pénal comme un nouveau langage, sans plus. À sa provision d'expressions toutes faites, passablement

limitée, il en avait ajouté quelques nouvelles et était complètement perdu lorsqu'il devait affronter une situation à laquelle aucune d'elles ne s'appliquait [...]. Les clichés, les phrases toutes faites, l'adhésion à des codes d'expression ou de conduite conventionnels et standardisés, ont socialement la fonction de nous protéger de la réalité, de cette exigence de pensée que les événements et les faits éveillent en vertu de leur existence. [...] de toute évidence [Eichmann] ne connaissait pas une telle exigence. » (*Considérations morales*, p. 26).

Ces remarques d'Hannah Arendt semblent pointer, bien que dans une perspective différente, en direction de la notion de l'identique. De fait, dans un autre passage du même texte, Arendt note qu'aussitôt que quelqu'un dit « Je », il introduit une différence en lui-même. Dire « Je », c'est précisément ce que Eichmann évitait ou était incapable de faire. En eût-il été capable, au lieu d'être ce « citoyen modèle » de l'Allemagne nazie qui faisait son « devoir » et obéissait aux ordres sans se poser de questions, il aurait au contraire exercé sa propre pensée. En d'autres mots, *il se serait remémoré* au lieu de répéter en acte, en l'absence de jugement critique ; il aurait « remembré », rassemblé son âme au lieu de s'être complaisamment dispersé dans les formes répétitives de la *psychologie de masse*, forme que la psyché « légalisée » épouse lorsqu'elle se détourne de la remémoration.

RÉPÉTITION ET TRANSFERT

Revenons à la pratique analytique : le statut métapsychologique de la répétition nous amène à reconnaître que *c'est aux limites de l'identique (ou du réel) que se produit effectivement le travail analytique*. Le champ de l'analyse a ainsi la particularité de s'étendre à mesure que s'effectue le travail d'analyse. On pourrait presque parler d'auto-organisation, voire d'auto-engendrement du champ psychanalytique, si ce n'était qu'il faut être deux pour qu'il y ait analyse. On peut néanmoins comparer le travail de l'analyse à la construction d'un chemin de fer dans une contrée non encore cartographiée : c'est le train lui-même qui, à mesure qu'il avance, amène les ouvriers et le matériel qui permettront d'aller au-delà des limites déjà atteintes¹. J.-B. Pontalis a écrit que l'analyse ne se tient pas dans un espace psychique déjà donné, mais qu'elle institue l'espace psychique lui-même. « Si psychanalyser, c'est essentiellement instituer cet espace, la *réalité* de l'analyse ne saurait être qu'*aux limites de l'analysable*. » (1974, p. 15 ; italiques dans l'original.)

C'est encore Pontalis qui, dans l'article que je viens de citer, nous met en garde contre la tendance à « interpréter constamment le “transfert”, alors même qu'il ne s'agit pas tant de transfert que d'une répétition agie » (1974, p. 13). À première vue, cette notation peut surprendre : Freud n'écrit-il pas, dans son article de 1914, que le transfert est un cas patent de répétition ? « Nous remarquons

¹ On peut, me semble-t-il, parler ici d'une œuvre de *transduction*, au sens que lui donne Gilbert Simondon (*L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 1989).

bientôt que le transfert n'est lui-même qu'un fragment de répétition et que la répétition est le transfert du passé oublié... », écrit-il (1914, p. 190.) Notons que lorsque Freud dit que le transfert est un « fragment de répétition », cela suppose que toute répétition n'est pas transfert (au sens clinique) ; à l'inverse, lorsqu'il ajoute que la répétition est le transfert du passé oublié, il donne au mot « transfert » un sens beaucoup plus étendu que celui que le mot a pris par la suite. Extension du sens repérable dans d'autres textes de la même époque, tel « La dynamique du transfert » (1912). Extension bien légitime si nous prêtons l'oreille à son sens littéral qui implique déplacement, transports en tous genres. Ce que nous appelons transfert dans la situation analytique n'est donc qu'un sous-ensemble, certes bien spécifique, du phénomène général du déplacement. C'est vers cette catégorie plus englobante que nous devrons nous tourner dans notre étude de la répétition. Nous en avons déjà traité en parlant de l'identique (ou du Réel) comme ce qui ne peut être déplacé. En même temps, nous avons noté qu'un déplacement, fût-il minime, intervient toujours dans la répétition du même.

Revenons maintenant à l'apparente contradiction entre les vues de Freud et celles de Pontalis à propos de transfert et répétition. Nous saisirons mieux, je crois, la pensée de Pontalis lorsque nous poserons que le transfert analysable se rapporte à la répétition du même, alors que ce qu'il nomme « répétition agie », un *Agieren* donc, est de l'ordre de l'identique. Cela signifie que les interprétations *du* transfert ou *dans* le transfert concernent d'emblée le domaine du sens, alors que ce qui se répète en *Agieren* ne livre immédiatement aucun sens et par conséquent ne devrait pas, toujours selon Pontalis, être l'objet d'un « remplissage interprétatif qui ne fait que répondre à la vacuité, à l'évidage, ressentis. » (1974, p. 13).

Ces notations sur le transfert dans le domaine du sens et répétition dans l'*Agieren*, évoquent aussi, sans s'y superposer, ce que Jean Laplanche a formulé en termes de « transfert en plein » et « transfert en creux ». Bien que Laplanche n'use pas de ces termes, je crois qu'on peut rapprocher le « transfert en plein » des paroles, rêves, sentiments qui, dans la situation analytique, évoquent un passé représenté, relativement accessible. La répétition y est de l'ordre de la ressemblance et le lien entre présent et passé est fait de la même trame temporelle. Les éléments en question, présents et passés, partagent, en gros, un même statut psychique. Le passé est là *en tant que passé*, mais bien que le présent ait avec ce passé un nombre de points de correspondance qui peuvent être mis en lumière par l'analyse, ce n'est là souvent qu'un travail préliminaire qui prépare le terrain à l'autre modalité du transfert. Dans cette autre modalité, celle du transfert « en creux », il n'est pas question de « matériel », au sens d'un contenu positif, mais du dépôt par l'analysant, dans le creux offert par l'analyste, d'un autre « creux », soit la réactualisation de son rapport à l'énigme originale, infantile. Le creux offert par l'analyste résulte, dit Laplanche, du refusément de celui-ci, notamment du refusement de savoir — de lier, dirions-nous, l'analysant dans les chaînes des préconceptions de l'analyste. Un

refusement qui n'est pas simple précepte technique, mais exigence éthique, s'agissant d'ouvrir un nouvel espace psychique pour l'analysant et non d'énoncer ce qui était déjà relativement accessible dans le domaine du sens. Bien que Laplanche ne dise rien de tel, il m'apparaît que c'est dans ce creux de sens, dans la confrontation à ce que je nommerais *l'aphasie de l'infantile*, que peut surgir la répétition agie, faute d'un filet de parole pour accueillir et élaborer la quantité mise en mouvement dans l'appareil de l'âme². Cet agir imprévisible, c'est ce que le couple analytique travaille objectivement à atteindre, mais sans l'avoir cherché, puisque par définition on ne peut rien en savoir d'avance et encore moins l'obtenir sur commande. Sauf dans les cas où l'agir est d'emblée présent, analyste et analysant n'y parviennent qu'en travaillant dans un cadre analytique rigoureux. Nous avons mentionné plus tôt que c'est la déliaison inhérente au travail de l'analyse qui mène à la répétition agie, à la répétition proche de l'identique ; ajoutons maintenant que c'est à partir de cette répétition agie que le travail de liaison ou de remémoration peut reprendre.

LA RÉPÉTITION ET LE TEMPS

On pense ici à Winnicott dans « La crainte de l'effondrement » (Winnicott, 1963). La répétition dans le transfert concerne là quelque chose qui n'avait pas été de l'ordre de l'expérience vécue parce que « le moi [était] trop immature pour rassembler l'ensemble des phénomènes dans l'aire de la toute-puissance personnelle » (p. 91-ma traduction). La situation clinique évoquée par Winnicott est telle que « si le patient est prêt à accepter ce type étrange de vérité, que ce qui n'a pas été une expérience vécue s'est néanmoins produit dans le passé, alors la voie est libre pour que cette agonie soit éprouvée dans le transfert en réaction aux défaillances et erreurs de l'analyste. » (*Ibidem*, ma traduction). Lorsque Winnicott parle de ce quelque chose qui n'a jamais été éprouvé, je crois qu'on peut entendre cela comme « non reproduit dans le domaine psychique », et donc de l'ordre de la répétition. Cela signifie que la répétition en question se produit, pour le couple analytique, pour la première fois. Et « première fois » est à prendre au pied de la lettre, au sens où c'est la première fois qu'il y a « une fois », que le temps lui-même entre en scène pour la première fois, constituant ainsi la notion même de « fois »³. Le temps s'empare de cela qui, dans les mots mêmes de Winnicott, « ne peut pas être mis au passé à moins que le moi ne puisse le situer dans sa propre expérience au présent et sous son contrôle tout-puissant maintenant » (*Ibidem*, ma traduction). Ce qui est du plus grand intérêt pour nous, c'est que Winnicott parle de quelque chose qui a dû se produire mais qui n'a jamais été inscrit dans une dimension

² Laplanche désavouerait sans doute cette dernière formulation, vu son rejet du point de vue économique.

³ Il est intéressant de noter que, en italien, « une fois » se dit « una volta », et que « volta », c'est aussi une voûte, un arc, une boucle, un tour, un retourement (le verso d'une feuille, p. ex.), bref, quelque chose qui « fait retour ».

temporelle : cela n'est donc ni présent ni passé, puisque ne pouvant être mis au passé que si certaines conditions sont réunies.

Nous obtenons ainsi une autre manière de définir la répétition en analyse, et une répétition au plus près de l'identique : une répétition est ce qui n'a pas encore acquis une marque temporelle, ce qui n'a pas encore été inséré dans une chronologie, ou qui relève de ce qu'on appelle parfois « temps actuel » (Scarfone, 2006). Ce qu'il y a d'actuel dans le « temps actuel » se retrouve au « temps présent » du fait d'être éprouvé « maintenant » : alors seulement pourra-t-il être mis « au passé » (« *in the past tense* », écrit Winnicott, au sens clairement grammatical). Par conséquent, alors même que la répétition, décrite en troisième personne, semble « ramener quelque chose du passé », ce n'est pas exactement le cas. Du point de vue l'analyste et du patient, la répétition ramène quelque chose qui *n'appartient pas encore au passé*, parce que ce n'est *pas encore marqué par le temps*⁴.

Cela s'accorde avec une indication importante de Freud dans « Remémoration, répétition et perlaboration », où il écrit que « nous n'avons pas à traiter la maladie comme une affaire d'ordre historique, mais comme une puissance actuelle » (OCP XII, p. 191) pour tout de suite ajouter que « alors que le malade le vit [son état de maladie] comme quelque chose de réel et d'actuel, nous avons à y opérer le travail thérapeutique qui consiste pour une bonne part à ramener les choses au passé ». (Ibid.) On peut entendre que, comme le fera Winnicott, Freud affirmait déjà que les répétitions significatives en analyse concernent des choses *qui n'appartiennent pas encore à l'histoire du patient*. Si de plus nous ne perdons pas de vue que la remémoration est pour Freud une « reproduction dans le domaine psychique » et que du point de vue dynamique elle correspond à une levée de la résistance de refoulement, alors, comme l'inconscient refoulé est dit par lui « atemporel » (*Zeitlos*), « ramener les choses au passé » ne peut signifier que ceci : traduire l'inconscient « *zeitlos* » en passé, c'est-à-dire instituer la catégorie même du passé⁵. Il s'agit, une fois de plus, d'insérer le temps chronologique au sein de l'actualité de la répétition, inscrire au passé (Winnicott : *in the past tense*) les choses qui se produisent en analyse « pour la première fois » ; ces choses qui, par conséquent, n'ont point « émergé du passé », mais ont été « mises en présence », extraites de leur a-temporalité à partir de leur répétition dans le transfert (Scarfone, 2006).

⁴ J'ai appelé cela, dans un autre texte, « *l'impassé* » (Scarfone, 2006), néologisme que je retiens aussi par sa référence à *l'impasse* que constitue la répétition dans l'agir, impasse dont on ne s'extrait que par un travail « à travers » : c'est la *Durcharbeitung* de Freud (*durch= à travers*), la *per-laboration*.

⁵ Michel de M'Uzan (1974), dans un texte peu connu parce qu'originairement publié en anglais, a parlé de la nécessaire constitution d'un *passé radical*.

ENTRE SENS ET PRÉSENCE

L'expression « mises en présence » que je viens d'utiliser mérite clarification. Par cette mise en présence, je n'entends pas faire appel à une quelconque technique de « l'ici et maintenant ». J'espère que tout ce que j'ai dit jusqu'ici aura su indiquer que la « présence » en question a peu à voir avec la position an-historique, voire anti-historique des tenants du « here and now » en analyse. D'une part parce que cette attitude « here and now » se base sur l'idée que le passé ne compte pas et que tout repose sur l'interaction entre patient et analyste en tant que « personnes réelles » engagées dans une relation « réelle ». Or, on aura compris que, dans la perspective que je développe ici, non seulement le temps est important mais qu'en fait une des tâches décisives de l'analyse est précisément de constituer la catégorie du passé. De toute évidence, cela suppose que le passé ne saurait être conçu comme un album d'enregistrements statiques ; c'est un domaine vivant où opère l'après-coup. Par conséquent, « mettre en présence » ne signifie pas répudier le passé, bien au contraire. Pour ce qui est d'assimiler la notion de présence avec une conception de l'analyse comme « relation réelle » entre « personnes réelles », il faudrait d'abord s'attarder à ce terme de « réel ». Il est clair que parler de « personnes réelles » en analyse, comme on le fait dans certains courants contemporains, ne signifie rien d'autre que l'abandon de la méthode analytique en faveur d'un « dialogue ordinaire » comportant même un auto-dévoilement de la part de l'analyste (Renik, 1999). Ce n'est pas le moment de discuter ces questions. Je me contenterai d'expliquer le statut de la « présence » dont je parle ici, et de ses rapports avec la répétition.

On affirme souvent que l'abandon par Freud, en 1897, de la théorie de la séduction, allant de pair avec le recentrement sur le fantasme inconscient, constitue l'acte de naissance de la psychanalyse. Cela est bien entendu discutable, mais il reste que le travail analytique place l'objet perdu ou absent en son centre, les destins de l'affect et de la représentation étant ses matériaux de prédilection. À la limite, cela peut servir à indiquer le point d'où nous partons, mais se révélerait bien insuffisant si on prétendait que le tout de l'analyse tourne autour du sens, fût-ce un sens latent, à rendre manifeste par quelque ingénieuse permutation des représentations. Il y a en effet lieu d'affirmer que déjà en 1914, lorsque Freud tourne son regard vers la répétition et la contrainte de répétition, il entre dans une région de l'âme où la représentation n'est plus l'élément central. Cela va culminer, comme on sait, avec « Au-delà du principe de plaisir » (1919) et « Le moi et le ça » (1923), où il pose un Ça non-représentationnel comme composante majeure de l'appareil de l'âme, alors que Moi et Surmoi en sont des dérivés par différenciation. Il n'est pas nécessaire de prendre parti pour ou contre ce dernier modèle pour s'apercevoir que celui-ci n'est pas tant une nouvelle invention qu'une façon différente de présenter des idées qui avaient été quelque peu délaissées. Ce qui semble à première vue une découverte est en fait une... répétition sous de nouveaux traits de ce qui s'est présenté sous la

plume de Freud à plusieurs reprises. Je pense ici aux diverses formes qu'a pris l'« au-delà » —ou, si l'on préfère, l'en-deça — de la représentation. Représentation qui, faut-il rappeler, est un des trois éléments que les leçons de philosophie de Brentano avaient sans doute incité Freud à étudier de près. En effet, Brentano enseignait que trois choses peuplent l'esprit : affect, représentation et jugement. On ne se surprendra donc pas de les retrouver tous trois au centre de la métapsychologie freudienne : les deux premiers en tant que représentants psychiques de pulsions, le troisième comme fonction évoluée dont le refoulement serait la version avortée (« à mi-chemin entre fuite et jugement de condamnation », dit Freud du refoulement en 1915).

Mais Freud n'a jamais été un pur psychologue, et sa *métapsychologie* était destinée à fournir une explication bio-psychologique des processus psychiques (lettre à Fliess du 10 mars 1898). Les représentations devaient donc trop sentir le psychologisme au nez de quelqu'un qui désirait développer une psychologie scientifique. C'est ainsi que tout au long des écrits de Freud on trouvera des traces de ce qui œuvre au-delà de la représentation, c'est-à-dire au-delà d'une compréhension strictement psychologique de la vie psychique. Dans l'*Esquisse* de 1895, par exemple, alors même qu'il traite de sujets aussi hautement psychologiques que la cognition, la pensée reproductive, la mémoire et le jugement (chapitres 16 et 17 de la première partie), Freud s'attarde à un « complexe de perception de l'être-humain-proche » qui « se sépare en deux constituants, dont l'un s'impose par un agencement constant et forme un ensemble en tant que *chose*, alors que l'autre est compris par un travail de remémoration c.-à-d. qu'il peut être ramené à une information venant du corps propre. » (Freud 1895, p. 639-640). En faisant appel au travail de remémoration et à l'expérience du corps propre, la « compréhension » ainsi posée par Freud suppose clairement qu'une *transformation* est à l'œuvre dans la représentation de l'autre (*Nebenmensch*) à travers l'expérience de soi. Un tel traitement de la perception, qui voyage à travers les filtres de la mémoire et est modifiée en conséquence, préserve sans doute quelque chose de l'autre, mais en tant que reproduction *du même*, instituant ce que j'appellerais un *autre remémoré*. À l'opposé, ce qui nous frappe dans la « chose » — dont il dira, au chap. 18, que c'est ce qui se soustrait au jugement — c'est qu'elle « s'impose par un agencement constant » (p. 639). Nous voici donc, en 1895, en présence des racines de ce que Freud étudiera plus à fond en 1914, soit la « reproduction dans le domaine psychique » (remémoration) contrastant avec ce qui fait impression par sa « structure constante ». Cette « structure constante » relève, croyons-nous, du domaine de la répétition et se situe au plus près de ce que de M'Uzan a nommé répétition de l'identique. En d'autres mots, ce qui s'impose dans son inaltérabilité et échappe à la compréhension, c'est ce qui ne peut être traité par le travail de remémoration ni filtré par l'expérience de soi. C'est ce qui ne peut être « mis au dedans » (*Er-innern*) lors du remembrement de l'appareil de l'âme. La chose ne peut être *représentée*, elle s'impose, elle *se présente* hors pensée reproductive.

On trouvera d'autres expressions de la même idée dans des domaines aussi divers que la théorie du rêve et la psychopathologie des névroses. Je pense ici à la mention, par deux fois, de l'ombilic du rêve dans le livre de 1900, un ombilic qui relie le rêve au « non connu ». Au cœur même du matériel le plus propice à l'analyse — le rêve — Freud détecte donc un noyau dur qui défait tout espoir d'une analyse complète. Limite, faut-il noter, qui ne relève pas d'un quelconque relativisme interprétatif : Freud parle clairement de l'existence — par ailleurs attestée par l'expérience — de quelque chose de radicalement ininterprétable, situé au dehors de la remémoration ; un noyau de répétition qui gît au cœur du rêve le plus élaboré. Un autre exemple de « présence » au sein du représentational nous est donné par le noyau de « névrose actuelle » que Freud pose au cœur de la psychonévrose (Freud 1915-17, p. 404)⁶.

Je tiens à souligner en terminant un aspect important, que j'ai jusqu'ici négligé, de la relation entre remémoration et répétition. J'ai mentionné en commençant que la répétition se produit lorsqu'il y a défaillance de la remémoration. Or, bien que juste cliniquement, cette notation comporte un jugement de valeur. D'un point de vue strictement métapsychologique, la répétition ne saurait être le simple résultat dégradé de l'échec de la remémoration ; elle peut aussi être une source importante de nouveauté pour la psyché. Cela peut sembler contradictoire : comment la répétition, et surtout la répétition de l'identique, peut-elle être source de nouveauté ? J'abuserais de la patience du lecteur si je m'embarquais dans un examen détaillé de cette question. Je me contenterai d'évoquer à nouveau la répétition qui gît au sein de la remémoration, ce noyau dur qui n'a pas encore été, ou *ne peut* être « traité » par le travail de la remémoration. Ce n'est pas très différent du concept de résistance que, depuis un siècle, nous considérons comme le principal obstacle et cependant comme l'ingrédient essentiel de tout *travail d'analyse*. Bien que, encore aujourd'hui, la résistance soit connotée négativement, elle assure un fondement solide au travail de l'analyse si du moins nous entendons par là non la substitution d'un ensemble de représentations à un autre, mais la création *en acte* du sens à partir de ce qui se soustrait à la représentation, à la compréhension, à la pensée. L'article de 1914 montre qu'au plan de l'expérience clinique un cercle se forme, réunissant répétition, transfert et résistance. Mais on n'a pas besoin de creuser longtemps pour voir, sur le plan métapsychologique, la répétition de l'identique, l'ombilic du rêve, le noyau de névrose actuelle et finalement la « chose », nous donner une idée plus précise de ce à quoi s'affronte le travail d'analyse. Comme l'écrit Pontalis, il n'y a d'analyse qu'aux limites de l'analysable, c'est-à-dire là où la résistance est la plus grande. Le travail d'analyse n'est donc pas tant un travail de découverte ou de décodage qu'un travail

⁶ Il faudrait ici chercher à identifier ce qui opère la transformation entre la « chose » et la part « remémorable ». Le concept de *transduction* (Simondon, 1989) pourrait une fois de plus nous servir.

d'*extraction* de la pensée à partir de la répétition ; un travail nécessitant la remémoration comprise comme rassemblement, remembrement de l'appareil de l'âme. C'est une authentique production de sens à partir de ce qui est mis en présence (Gumbrecht, 2004) ; mise en présence (et en « pré-sens ») assurée par la répétition, notre pire ennemi et notre meilleur allié tout à la fois.

Dominique Scarfone

BIBLIOGRAPHIE

- Arendt. H. (1971) *Considérations morales*, Paris, Rivages, 1996.
- Augustin, *Les Confessions*, Paris, Garnier Flammarion, 1964.
- Edelman, G. (1989) *The Remembered Present: A Biological Theory of Consciousness*, New York, Basic Books.
- Freud, S. (1895) Projet d'une psychologie, in *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Trad. Françoise Kahn et François Robert, Paris, PUF, 2006.
- (1898) Lettre du 10 mars 1898, in *Lettres à Wilhelm Fliess*, Op. cit.
 - (1912) Sur la dynamique du transfert, *Oeuvres complètes de Freud – Psychanalyse* (hereafter “OCFP”, vol. XI, Paris, PUF)
 - (1914) Remémoration, répétition et perlaboration, OCFP vol. 12
 - (1915) Le Refoulement, OCFP vol. XIII.
 - (1915-1917) Leçons d'introduction à la psychanalyse, OCFP vol. XIV.
 - (1919) Au-delà du principe de plaisir, OCFP vol. XV.
 - (1923) Le moi et le ça, OCFP vol. XVI.
- Gumbrecht, H.U. (2004), *Production of Presence. What Meaning Cannot Convey*. Stanford, CA, Stanford University Press.
- Lalande, A. (1926) *Vocabulaire de la philosophie*, Paris, PUF, 16e édition 1988.
- Laplanche, J (1987) *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF.
- (1993) Du Transfert : sa provocation par l'analyste, in *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, Coll. “Champs”.
- Loewald, H. (1965) Repetition and Repetition Compulsion, in *The Essential Loewald, Collected Papers and Monographs*, Hagerstown, University Publishing Group, 2000.
- M'Uzan, M. de (1970) Le même et l'identique, in *De l'Art à la Mort*, Paris, Gallimard 1977.
- (1974) Analytical Process and the Notion of the Past, *International Review of Psychoanalysis*, I, 4, p. 461-466. (Trad. fr. in *L'Art du psychanalyste. Autour de l'œuvre de Michel de M'Uzan*, sous la direction de François Duparc, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1998, p. 205-220).
- Modell, A. (1990) *Other Times Other Realities. Towards a Theory of Psychoanalytic Treatment*. Cambridge, Harvard University Press.
- Pontalis, J.-B. (1974) Bornes ou confins?, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 10, “Aux limites de l'analysable”, Automne 1974, p. 5-16.
- Renik, O. (1999) Getting real in analysis. *Journal of Analytical Psychology* 44(2): 167-187.
- Scarfone, D. (2006) A Matter of Time: Actual Time and the Production of the Past, *Psychoanalytic Quarterly*, LXXV, 2006, p. 807-834 (Version française modifiée: Un temps sans mémoire: L'actuel et la production du passé, in B. Chouvier et R. Roussillon, *La temporalité psychique. Psychanalyse, mémoire et pathologies du temps*, Paris, Dunod).
- Simondon. G., (1989) *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier.
- Winnicott, D.W. (1963) Fear of Breakdown, in *Psychoanalytic Explorations*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1989.